
Légionnaire Blaise Cendrars, poète et soldat

Blaise Cendrars, Louis Frédéric Sauser de son véritable nom, est né le 1^{er} septembre 1887 à la Chaux-de-Fonds en Suisse d'une mère écossaise et d'un père suisse. Les biographes ont assez peu d'informations sur les premières années de sa vie. Habitué à voyager dès son plus jeune âge au gré des affaires paternelles, il sillonne le monde de Moscou au Brésil, de New-York à Paris en passant par Bruxelles et Londres. En 1908, Louis Frédéric Sauser s'inscrit à l'Université de Berne. Il y rencontre Féla Poznanska, juive polonaise, qui sera sa compagne de l'avant-guerre, puis sa femme et la mère de ses trois enfants. A son retour de New York en 1912, il s'installe à Paris. Il fréquente La Ruche à Montparnasse et se lie d'amitié avec le poète Apollinaire, les peintres Léger, Chagall, Braque, Modigliani, Picasso, Soutine. Il en profite pour faire connaître son génie dans le milieu littéraire et artistique ambiant.



Figure 1- Cendrars posant en uniforme de la Légion étrangère, en 1916, quelques mois après son amputation

Au début de la Grande Guerre, il publie un appel aux étrangers résidant en France et donne l'exemple en s'engageant dans l'armée française. Blaise Cendrars est affecté au 3^{ème} Régiment de Marche de Légion Étrangère du camp retranché de Paris. Le Régiment devient quelques mois plus tard le 3^{ème} Régiment de Marche du 1^{er} Étranger, il est instruit au camp de Rueil et prend la direction du front de la Somme fin novembre 1914. Le Régiment est engagé à Rosières-en-Santerre dans des conditions chaotiques puis s'installe dans le secteur de Frise, dans la vallée de la Somme avec des périodes de repos à Hangest-en-Santerre. Alors qu'il n'est que « première classe », le soldat Sauser possède un tel ascendant sur les hommes qu'il se retrouve naturellement à la tête d'un groupe franc. Ce dernier mène des actions isolées, quelques fois tragi-comiques, en marge des opérations officielles.



Figure 2 - Portrait de Blaise Cendrars par Modigliani (1917)

La nuit de Noël 1914, Blaise Cendrars et ses hommes introduisent dans les lignes allemandes un gramophone piégé. Ce dernier se déclenche à minuit en jouant la Marseillaise, attire ainsi les soldats ennemis, puis explose au milieu d'eux. Quelque temps plus tard, à l'aide d'un bachot, il parcourt les marais de la Somme à l'intérieur des lignes allemandes, capturant notamment un convoi et des plans d'état-major. Il est alors proposé pour la Légion d'Honneur mais son non-conformisme et son indiscipline l'empêchent de l'obtenir.

L'unité de Blaise Cendrars est ensuite affectée à un secteur du front réputé calme : Tilloloy. Les soldats campent dans le parc du château et le poète garde de cette période le souvenir d'une « robinsonnade ».

C'est à Tilloloy que Blaise Cendrars est témoin d'un fait étrange. Près des positions de son escouade, un bras humain encore agité de spasme tombe littéralement du ciel par une après-midi parfaitement calme où pas un coup de feu, pas un coup de canon n'est tiré. L'escouade téléphone dans tout le secteur et jusque dans les ambulances mais on ne signale aucun mort ou blessé ce jour-là. Le mystère n'a jamais été éclairci. Cet incident inspirera au poète le titre d'un de ses livres : La Main Coupée.

En septembre 1915, il est grièvement blessé dans l'attaque de la ferme Navarin et perd son bras droit. La Grande Guerre ne meurtrit pas seulement son corps, elle éclaire aussi son regard sur la futilité de la vie parisienne. Même s'il continue d'habiter la capitale française où le nom de Cendrars est de plus en plus célèbre, l'agitation du milieu artistique avec ses revendications, ses manifestes, ses déclarations tapageuses, l'ennuient, il ne s'y reconnaît plus.

Entre les deux guerres, Blaise Cendrars refuse à plusieurs reprises la Légion d'Honneur à titre civil. Il répond invariablement que son colonel l'a proposé en 1915 et que c'est à titre militaire qu'il entend être décoré. En juillet 1939, il est enfin fait Chevalier de la Légion d'Honneur en tant qu'"*engagé volontaire étranger mutilé*".

Le Caporal Louis Frédéric Sauser meurt à Paris le 21 janvier 1961.

Annex 1 : Extrait de "La main coupée"

« La Légion. Il en était question depuis notre départ de Paris et c'est le Général de Castelnau qui en prononça officiellement le nom pour la première fois, juché sur comme un oracle de mauvais augure sur son tas de cailloux. Quand la chose devint effective, huit mois plus tard, quand le 3^{ème} de marche de la garnison de Paris (le 3^{ème} "déménageur" l'appelions-nous, parce que nous avions servi de bouche-trou dans les plus sales coins du front du Nord) fut dissous pour être versé au 1^{er} Étranger, la démoralisation fut générale, surtout parmi les volontaires venus des trois Amériques, tellement le renom de la Légion était sinistre outre-Atlantique¹, et je connais plus d'un américain qui s'était vaillamment comporté jusque-là, qui avait secrètement envie de désertir. C'est d'ailleurs à cette époque que les premières désertions à l'intérieur (qui furent toutes exceptionnelles) se produisirent chez nous. Mais les premiers à avoir donné le mauvais exemple furent nos officiers et nos sous-offs car il y a différents degrés dans la désertion et j'estime qu'un chef qui lâche sa troupe à l'heure du danger pour se faire verser dans une unité moins exposée, quoique agissant régulièrement et à l'abri du règlement, déserte en fait...

[...]

Au début, les sous-offs qui nous encadraient, venaient tous du bataillon des sapeurs-pompiers de Paris. C'étaient des rengagés. En se faisant verser chez nous comme instructeurs, ils avaient tous été nommés sergents et en entrant dans la zone de feu ou après un court séjour au front, ils eurent pour la plupart de l'avancement.

C'était pour ces humbles l'occasion inespérée de gagner du galon. Ils étaient de fins gymnastes et tous à cheval sur le règlement. Ils étaient forts sur le maniement des armes, les exercices dans la cour de la caserne et très stricts sur la tenue et la façon de rendre les signes extérieurs du respect. Mais comme entraîneurs d'hommes, ils étaient nuls, car il y a loin de la théorie à la pratique.

[...]

Tout le monde sait combien ces braves se dépensent sans compter et sont toujours prêts à exposer leur vie au cours d'un incendie, mais aucun d'eux n'avait envie de se faire trouer la peau avec nous. Ils étaient dépaysés au milieu de nous, n'entendaient rien à notre mentalité d'engagés volontaires étrangers qu'ils considéraient comme un ramassis de "bouffeurs de gamelle", nous traitant mal, nous houspillant et brimant ceux qui avaient de l'argent, qu'ils prenaient pour des fils de famille ou des fous [...] Cela dépassait leur entendement que tous ces types soient venus se battre bénévolement, ils ne pouvaient y croire, et si cela les épatait, ils cherchaient des motifs honteux, des mobiles avilissants et n'étaient pas éloignés de nous considérer comme des criminels. Il faisait bloc à part et étaient cordialement détectés.

[...]

A eux ou trois exceptions près – le sergent Chrétien (tué à la crête de Vimy), l'adjudant Angeli (tué en Champagne) et le sergent Jean (tué en Alsace) – ils nous lâchèrent les uns après les autres durant les premiers mois et je crois qu'il ne restait plus un seul des instructeurs du début, de ces hommes qui auraient dû nous donner l'exemple, quand le "déménageur" fut dissous pour être versé au 1^{er} Étranger à Tilloloy.

J'en dirais autant de nos officiers du début. Ils s'éclipsèrent tous, sauf qu'ils le firent avec plus de souplesse que les sous-offs, ayant de meilleurs motifs et de plus hautes relations et beaucoup plus de bonnes raisons encore à invoquer sous prétexte de spécialité, de compétence, de cours de perfectionnement à suivre, de stages à faire dans des formations particulières, et, surtout après les

¹ Notons que le point de vue des Américains vis à vis de la Légion Étrangère changea radicalement au lendemain de la Grande Guerre. Le sacrifice de bon nombre d'entre eux au sein de la Légion leur appris la valeur de cette troupe d'exception. De plus, les états-majors américains avaient été très impressionnés par les qualités de disciplines et de combativité de la Légion. La conséquence de ce changement de mentalité fut la tournée triomphale que le Général Rollet effectua en 1918 aux Etats-Unis.

coups durs, ils partaient un à un rejoindre l'école, le ministère, un état-major ou une unité régulière de l'armée française, ayant tous également horreur de la Légion.

[...]

Ils n'avaient aucun contact avec nous. Dans la vie des tranchées ils étaient inexistantes. Au feu, ils brillèrent par leur absence ou se distinguèrent par leur incapacité. J'ai beau faire des efforts de mémoire, je n'arrive pas à situer à l'avant le poste de tel ou tel lieutenant ou dire la part que tel ou tel a pu prendre à l'action.

[...]

Je ne parle que de ce que j'ai vu et l'horizon du soldat est borné et ne dépasse guère la limite de son escouade, de sa section, de sa compagnie ; la notion de régiment frise déjà la fiction, sauf dans les grands jours d'éclat, revue, offensive, défilé de la victoire ; de même que l'esprit de corps ne se manifeste dans sa conscience que les soirs de sortie, de quartier libre, de ribouldingue.

[...]

Légion ou pas Légion. Personnellement cela me laissait absolument indifférent. Je ne paie pas de mots. Je m'étais engagé, et comme plusieurs fois déjà dans ma vie, j'étais prêt à aller jusqu'au bout de mon acte. [...] Être. Être un homme. Et découvrir la solitude. Voilà ce que je dois à la Légion et aux vieux lascars d'Afrique, soldats, sous-offs, officiers, qui vinrent nous encadrer et se mêler à nous en camarades, des desperados, les survivants de Dieu sait quelles épopées coloniales, mais qui étaient des hommes, tous. Et cela valait bien la peine de risquer la mort pour les rencontrer, ces damnés, qui sentaient la chiourme et portaient des tatouages. Aucun d'eux ne nous a jamais plaqués et chacun d'eux était prêt à payer de sa personne, pour rien, par gloriole, par ivrognerie, par défi, pour rigoler, pour en mettre un sacré coup, nom de Dieu, et que ça barde, et que ça bande, chacun ayant subi des avatars, un choc en retour, un coups de bambou, ou sous l'emprise de la drogue, de l'alcool, du cafard ou de l'amour avait déjà été rétrogradé une ou deux fois, tous étaient revenus de tout.

Pourtant ils étaient durs et leur discipline était de fer. C'étaient des hommes de métier. Et le métier d'homme de guerre est une chose abominable et pleine de cicatrice, comme la poésie.

On en a ou l'on n'en a pas.

Il n'y a pas de triche car rien n'use davantage l'âme ou le marque de stigmates le visage (et secrètement le cœur) de l'homme et n'est plus vain que de tuer, que de recommencer.

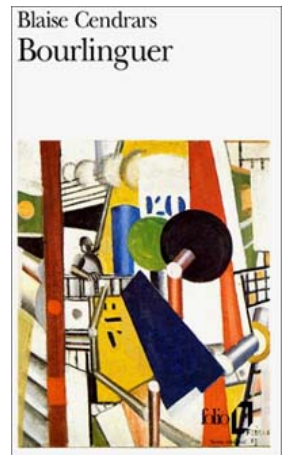
Et vivat ! C'est la vie... »

Annexe 2 - Bibliographie de Blaise Cendrars

Œuvres complètes

A. Les Œuvres complètes aux Editions Denoël, Paris, 1960-1965 :

1. Du Monde entier au cœur du monde (poésies complètes). - Anthologie nègre. - Séquences. - Amours. (1963, 551 pages).
2. La Fin du monde filmée par l'ange Notre Dame. - L'Eubage. - L'Or. - Moravagine. - Petits contes nègres pour les enfants des blancs. (1962, 525 pages.)
3. Le Plan de l'Aiguille. - Les Confessions de Dan Yack. - Rhum. - Histoires vraies. (1960, 458 pages.)
4. La Perle fiévreuse. - Moganni Nameh. - Comment les Blancs sont d'anciens noirs. - Aujourd'hui. - Vol à voile. - Panorama de la pègre. - Hollywood. - La Vie dangereuse. (1962, 589 pages.)
5. L'Homme foudroyé. - La Main coupée. - Préface par Henry Miller. (1960, 559 pages.)
6. Bourlinguer. - Le Lotissement du ciel. (1961, 611 pages.)
7. Une Nuit dans la forêt. - Chez l'Armée anglaise. - La Banlieue de Paris. - Emmène-moi au bout du monde !... (1964, 407 pages.)
8. D'outremer à indigo. - Trop c'est trop. - Films sans images. - Blaise Cendrars vous parle... - Bibliographie générale par Hughes Richard. (1965, 779 pages.)



B. Les Œuvres complètes au Club français du livre, Paris, 1968-1971 :

Le Club français du livre reprend le texte des Œuvres complètes de Denoël, tout en répartissant les divers titres sur quinze volumes agrémentés d'introductions dues à la plume de Raymond Dumay, de divers témoignages et de cahiers d'illustrations. En fin de volumes, on trouve un certain nombre de notes explicatives, mais ce qui fit de cette édition un événement, c'est le volume supplémentaire, intitulé Inédits secrets, présenté par Miriam Cendrars. Dévoilant maints aspects inconnus ou méconnus de la vie et de l'œuvre du poète, révélant en particulier une série de manuscrits de jeunesse, ces Inédits secrets ont donné l'impulsion d'une réinterprétation de l'œuvre de Cendrars dans une perspective profondément renouvelée.

C. La nouvelle édition des Œuvres de Blaise Cendrars chez Denoël :

Sous le titre général de *"Tout autour d'aujourd'hui"*, cette nouvelle série est appelée à remplacer la première édition des Œuvres complètes (1960-1965).

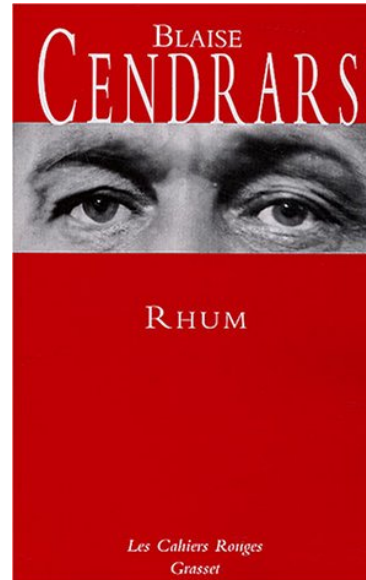
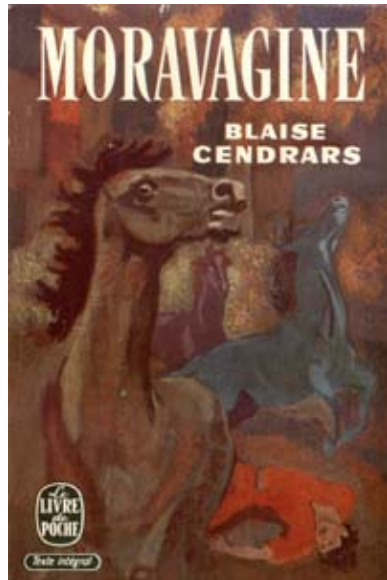
- I. Poésies complètes, avec 41 poèmes inédits, Textes présentés et annotés par Claude Leroy, Denoël, 2001, 429 pages.
- II. L'Or, la merveilleuse histoire du Général Johann August Suter ; Rhum, la vie de Jean Galmot ; suivi de L'Argent, Histoire mirobolante de Jim Fisk, Textes présentés et annotés par Claude Leroy, Denoël, 2001, 358 pages.
- III. Hollywood, La Mecque du Cinéma ; L'ABC du cinéma ; Une nuit dans la forêt, Textes présentés et annotés par Francis Vanoye, 233 pages.
- IV. Dan Yack : Le Plan de l'Aiguille et Les Confessions de Dan Yack, Textes présentés et annotés par Claude Leroy, Denoël
- V. L'Homme foudroyé, Texte présenté et annoté par Claude Leroy, Denoël.



VI. La Main coupée, Texte présenté et annoté par Michèle Touret, Denoël.

D. Livres de poche :

On trouve actuellement l'ensemble de l'œuvre de Blaise Cendrars en livre de poche.



Annexe 3 : Anecdote "La naissance de Charlot"

Pour Raymond

"Charlot est né au front. Jamais je n'oublierai la première fois que j'ai entendu parler de lui. C'était au bois de la Vache, par une soirée d'automne, pluvieuse et détrempée. Nous pataugions dans la boue, en sentinelles perdues, dans un entonnoir de mine, qui se remplissait d'eau, quand Garnier, dit Chaude-Pisse, vint nous rejoindre, retour de permission. C'était en 1915. Garnier était le premier permissionnaire de notre demi-section de hardis patrouilleurs. Il radinait tout droit de Paris. Toute la nuit il ne nous parla que de Charlot. Qui ça, Charlot ? Garnier était plein comme une bourrique. Je crois que Charlot était une espèce de frangin à lui. Et il nous fit bien rigoler avec ses histoires.



A partir de ce soir-là et de huit en quinze jours, chaque fournée de permissionnaires nous ramenait de nouvelles histoires de Charlot et, nous autres, pauvres bougres, qui attendions notre tour d'aller en permission (on nous avait oubliés, nous sommes restés 92 jours sans décoller de ce petit poste du bois de la Vache), nous nous faisons salement engueuler quand nous posons des questions pour savoir ce qu'il y avait de neuf à Paris.

« Non mais des fois, t'as besoin de savoir Paname ? R'gardez-le donc, c'salé, qui n'a pas vu Charlot ! La ferme, hein ! »

Nous nous taisions.

Tout le front ne parlait que de Charlot. A la roulante, au ravitaillement, à la corvée d'eau ou de pinard, le téléphoniste au bout du fil, la liaison dans le P.C., le vaguemestre qui apportait les babillardes et, jusqu'à ces babillardes elles-mêmes, d'un copain à l'hosteau ou d'une marraine distinguée, jusqu'à ces babillardes elles-mêmes qui ne nous parlaient que de Charlot.

Un matin que je descendais au rapport du capiston, sale, dégueulasse, avec une barbe de soixante jours, les pantalons déchirés par les barbelés, je tombais en plein sur un groupe de joyeux artilleurs qui mettaient une pièce en batterie et qui m'accueillirent au cri de *« Tiens, v'là Charlot ! »*. Et tous d'éclater de rire.

Qui ça Charlot ?

J'en restais rêveur. J'aurais bien voulu connaître ce nouveau Poilu qui faisait se gondoler le front. Charlot, Charlot, Charlot. Charlot dans toutes les cagnas et, la nuit, l'on entendait rire jusqu'au fond des sapes. A gauche et à droite, et toute la ligne des poilus derrière nous, on se trémoussait. Charlot, Charlot, Charlot.

La ligne d'en face, cependant, restait dure, et en dressant l'oreille, nous entendions de notre petit poste avancé le *« Wer da ? »* des sentinelles allemandes. Charlot était français.

Un jour, ce fut enfin mon tour d'aller en perme. J'arrivai à Paris. Quelle émotion en sortant de la gare du Nord, en sentant le bon pavé de bois sous mes godillots et en voyant, pour la première fois depuis le début de la guerre, des maisons pas trop chahutées. Après avoir salué la tour Eiffel ; je me précipitai dans un petit ciné de la place Pigalle. Je vis Charlot.

C'était Lui. Lui, le petit étudiant pauvre dont je partageais la misérable chambre, à Londres, vers 1909, ce pauvre petit étudiant en médecine qui lisait Schopenhauer toute la journée et qui le soir, encaissait des coups de pied au cul dans un brillant music-hall où Lucien Kra, aujourd'hui éditeur, triomphait comme champion du monde de diabolo et où je jonglais moi-même des deux mains, car, alors, j'avais encore mes deux mains...

Charlot ! Quelle bosse je me suis payé !

- hé, soldat, on ne rit pas comme ça. C'est la guerre ! me dit un digne monsieur de l'arrière.

- Merde, je viens voir Charlot !

Il ne pouvait pas comprendre. Je riais aux larmes..."

Extrait de l'ouvrage de Blaise Cendrars « Aujourd'hui 1917-1929 » suivi de « *Essais et réflexions 1910-1916* », présenté par Miriam Cendrars chez Denoël

JML